

NE RÉPAREZ-PAS CE QUI VOUS DÉTRUIT

“Pamphlet pour une bonne vie”

1

La politique ne crée pas d'alternatives. Son but n'est pas de nous laisser développer nos possibilités et nos capacités ; dans la politique, nous ne faisons que réaliser les intérêts qui découlent des rôles que nous exerçons dans l'ordre existant. La politique est un programme bourgeois. Elle est toujours une attitude et une action dont le point de référence est l'État et le marché. La politique est l'animatrice de la société, son médium est l'argent. Les règles auxquelles elle obéit ressemblent à celles du marché. D'un côté comme de l'autre, c'est la publicité qui est au centre ; d'un côté comme de l'autre, c'est une affaire de valorisation et de mise en conditions de celle-ci.

Le spécimen bourgeois moderne a fini par absorber complètement les contraintes de la valeur et de l'argent ; il est même incapable de se concevoir sans ceux-ci. En effet, il se maîtrise lui-même, le Maître et l'Esclave se rencontrant dans le même corps. La démocratie, cela ne signifie rien d'autre que l'auto-domination des supports de rôles sociaux. Comme nous sommes à la fois contre tout pouvoir et contre le Peuple, pourquoi serions-nous pour le pouvoir du Peuple ?

Être pour la démocratie, voilà le consensus totalitaire de notre époque, la profession de foi collective de notre temps. La démocratie, c'est l'instance d'appel et le moyen de résoudre les problèmes. La démocratie est considérée comme le résultat final de l'Histoire. Elle est certes corrigible, mais derrière elle, il ne peut plus y avoir rien d'autre. La démocratie est partie intégrante du régime de l'argent et de la valeur, de l'État et de la Nation, du Capital et du Travail. C'est une parole vide de sens, tout peut être halluciné dans ce fétiche.

Le système politique lui-même se délite de plus en plus. Il ne s'agit pas, ici, d'une crise des partis et des hommes politiques, mais d'une érosion du politique sous tous ses aspects. La politique est-elle nécessaire ? Que nenni et, de toute façon, dans quel but ? Aucune politique n'est possible ! L'antipolitique, cela signifie que les individus eux-mêmes se mobilisent contre les rôles sociaux qui leur sont imposés.

2

Capital et Travail ne sont pas antagoniques, ils constituent, au contraire, le bloc de valorisation de l'accumulation du Capital. Qui est contre le capital, doit être contre le Travail. La religion pratiquée du Travail est un scénario auto-agressif et autodestructeur dont nous sommes les prisonniers, à la fois matériellement et intellectuellement. Le dressage au travail a été – et demeure – un des objectifs déclarés de la modernisation occidentale.

Or, c'est au moment même où la prison du Travail s'écroule, que cet enfermement intellectuel vire au fanatisme. C'est le Travail qui nous rend stupides et, de plus, malades. Usines, bureaux, magasins, chantiers de construction et écoles sont autant d'institutions légales de la destruction. Quant aux traces du Travail, nous les voyons tous les jours sur les visages et sur les corps.

Le Travail est la rumeur centrale de la convention. Il passe pour être une nécessité naturelle, alors qu'il n'est rien d'autre que la forme sous laquelle le capitalisme façonne l'activité humaine. Or, être actif est autre chose dès lors que cette activité se fait non en

fonction de l'argent et du marché, mais sous la forme du cadeau, du don, de la contribution, de la création pour nous-mêmes, pour la vie individuelle et collective d'individus librement associés.

Une partie considérable des produits et des services sert exclusivement aux fins de la multiplication de l'argent, qui contraint à un labeur qui n'est pas nécessaire, nous fait perdre notre temps et met en danger les bases naturelles de la vie. Certaines technologies ne peuvent être comprises autrement que comme apocalyptiques.

3

L'argent est notre fétiche à nous tous. Il n'y a personne qui ne veuille en avoir. Nous n'avons jamais décidé qu'il devait en être ainsi, mais c'est comme ça. L'argent est un impératif social ; ce n'est pas un instrument modelable. En tant que puissance qui nous oblige sans cesse à calculer, à dépenser, à économiser, à être débiteurs ou créditeurs, l'argent nous humilie et nous domine chaque heure qui passe. L'argent est une matière nocive qui n'a pas son pareil. La contrainte d'acheter et de vendre fait obstacle à toute libération et à toute autonomie. L'argent fait de nous des concurrents, voire des ennemis. L'argent dévore la vie. L'échange est une forme barbare du partage.

Il est absurde non seulement qu'un nombre incalculable de professions ait pour seul objet l'argent, mais aussi que tous les autres travailleurs intellectuels et manuels soient sans cesse en train de calculer et de spéculer. Nous sommes des calculettes dressées. L'argent nous coupe de nos possibilités, il ne permet que ce qui est lucratif en termes d'économie de marché. Nous ne voulons pas remettre à flot l'argent, mais nous en débarrasser.

Il faut non pas exproprier la marchandise et l'argent, mais les supprimer. Qu'il s'agisse d'individus, de logements, de moyens de production, de nature et d'environnement, bref : rien ne doit être une marchandise ! Nous devons cesser de reproduire des rapports qui nous rendent malheureux.

La libération, cela signifie que les individus reçoivent leurs produits et leurs services librement selon leurs besoins. Qu'ils se mettent directement en relations les uns avec les autres et ne s'opposent pas, comme maintenant, selon leurs rôles et leurs intérêts sociaux (comme capitalistes, ouvriers, acheteurs, citoyens, sujets de droit, locataires, propriétaires, etc.). Déjà aujourd'hui, il existe, dans nos vies, des séquences sans argent : dans l'amour, dans l'amitié, dans la sympathie et dans l'entraide. Nous donnons alors quelque chose à l'autre, puisons ensemble dans nos énergies existentielles et culturelles, sans présenter de facture. C'est alors que nous sentons, par moments, que nous pourrions nous passer de matrice.

4

La critique est plus qu'une analyse radicale, elle demande le bouleversement des conditions existantes. La perspective cherche à dire comment on pourrait créer des conditions humaines qui n'auraient plus besoin d'une telle critique ; l'idée d'une société où la vie individuelle et collective peut et doit être inventée. La perspective sans la critique est aveugle, la critique sans la perspective est impuissante. La transformation est une expérience dont le fondement est la critique ayant pour horizon la perspective. « Réparez, ce qui vous détruit » ne peut être notre mot d'ordre.

Il s'agit d'abolir la domination, rien de moins, peu importe si celle-ci se traduit par des dépendances personnelles ou par des contraintes objectives. Il est inacceptable que des individus soient soumis à d'autres individus ou soient livrés, impuissants, à leurs destins

et structures. Nous ne voulons ni d'autocratie ni d'auto-domination. La domination est plus que le capitalisme, mais le capitalisme est, jusqu'à aujourd'hui, le système de domination le plus développé, le plus complexe et le plus destructeur. Notre quotidien est conditionné à un point tel que nous reproduisons le capitalisme chaque jour et que nous nous comportons comme s'il n'y avait aucune alternative.

Nous sommes bloqués. L'argent et la valeur engluent nos cerveaux. L'économie de marché fonctionne comme une grande matrice. Notre objectif est de la nier et de la supprimer. Une bonne vie bien remplie suppose la rupture avec le capital et la domination. Aucune transformation des structures sociales n'est possible sans transformation de notre base mentale et aucun changement de la base mentale sans la suppression des structures.

5

Nous ne protestons pas, nous avons dépassé ce stade. Nous ne voulons réinventer ni la démocratie ni la politique. Nous ne luttons ni pour l'égalité, ni pour la justice et nous nous réclamons d'aucune libre volonté. Nous n'entendons pas non plus miser sur l'État social et l'État de droit. Et encore moins nous voulons nous faire les porte-à-porte de quelconques « valeurs ». Il est facile de répondre à la question quelles sont les valeurs dont nous avons besoin : aucune !

Nous sommes pour la dévalorisation totale des valeurs, pour la rupture avec ce mantra des soumis appelés communément « citoyens ». Il faut rejeter ce statut. En idées, nous avons déjà résilié le rapport de domination. L'insurrection que nous avons en tête ressemble à un saut paradigmatique.

Nous devons sortir de cette cage qu'est la forme bourgeoise. Politique et État, démocratie et droit, nation et peuple sont des figures immanentes de la domination. Pour la transformation, nous ne pouvons disposer d'aucun parti et d'aucune classe, d'aucun Sujet et d'aucun mouvement.

6

Ce qui est en jeu, c'est la libération de notre temps de vie. C'est elle seule qui nous permettra d'avoir plus de loisir, plus de plaisir et plus de satisfaction. Ce dont nous avons besoin, c'est plus de temps pour l'amour, l'amitié et les enfants, plus de temps pour réfléchir ou pour paresser, mais plus de temps aussi pour nous occuper, de façon intense et extensive, de ce que nous aimons. Nous sommes pour le développement tous azimuts des plaisirs.

Une vie libérée, cela signifie de se reposer plus longtemps et mieux, mais, tout d'abord, dormir plus souvent ensemble, et plus intensément. Dans cette vie – la seule que nous ayons – l'enjeu est la bonne vie, il s'agit de rapprocher l'existence et les plaisirs, de faire reculer les nécessités et d'élargir les agréments. Le jeu, dans toutes ses variantes, requiert à la fois de l'espace et du temps. Il ne faut plus que la vie soit cette grande occasion manquée.

Nous ne voulons plus être ceux que nous sommes forcés d'être.

Rédaction du magazine Streifzüge, Autriche, octobre 2013
<http://www.streifzuege.org/navi/francais>